



HAL
open science

Logiques mémorielles et temporalités migratoires. Une introduction

Michèle Baussant, Irène dos Santos, Evelyne Ribert, Isabelle Rivoal

► To cite this version:

Michèle Baussant, Irène dos Santos, Evelyne Ribert, Isabelle Rivoal. Logiques mémorielles et temporalités migratoires. Une introduction. Michèle Baussant, Irène Dos Santos, Evelyne Ribert, Isabelle Rivoal. Migrations humaines et mises en récit mémorielles. Approches croisées d'anthropologie et de préhistoire, Presses Universitaires de Paris Ouest / Éditions de la MAE, pp.11–33, 2015, 978-2840162100. hal-01631941

HAL Id: hal-01631941

<https://hal.parisnanterre.fr/hal-01631941>

Submitted on 21 Nov 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Pour citer cet article : « Logiques mémorielles et temporalités migratoires. Une introduction » (avec Michèle Baussant, Irène Dos Santos, Evelyne Ribert) dans : Michèle Baussant, Irène Dos Santos, Evelyne Ribert, Isabelle Rivoal (dir.), *Migrations humaines et mises en récit mémorielle. Approches croisées en anthropologie et préhistoire*, Nanterre, Presses Universitaires de Paris-Ouest / Editions de la MAE (coll. « Sociétés humaines dans l'histoire »), 2015, p. 11-33.

Logiques mémorielles et temporalités migratoires.

Une introduction

Michèle Baussant, Irène Dos Santos, Evelyne Ribert, Isabelle Rivoal

Les migrations comme phénomène de déplacement orienté et durable d'individus et de groupes caractérisent, sur le temps long et l'ensemble des continents, l'histoire de l'espèce humaine, laquelle est envisagée par un certain nombre d'analyses comme le récit du peuplement progressif de la planète à partir d'un espace déterminé. Ainsi que Peter Peregrine, Ilia Peiros et Marcus Feldman l'ont récemment rappelé¹, il existerait aujourd'hui un consensus général d'un point de vue scientifique sur l'origine et la manière dont les humains ont évolué et peuplé la Terre et les « grandes questions » sur les migrations anciennes ont reçu une première réponse.

En adoptant une autre échelle d'analyse et sur une temporalité plus courte, les migrants sont aujourd'hui considérés comme une figure familière de nos sociétés, à tel point que certains travaux les appréhendent parfois comme des expressions emblématiques d'un monde globalisé, composé d'humains et de différents éléments (tels que des marchandises, des objets, des idées...) en mouvement. Qu'on les envisage comme appartenant à un groupe dont l'identité collective resterait distincte, produit d'un passé commun par-delà la diversité réelle et l'hétérogénéité des expériences, ou comme porteurs d'univers culturels multiples, ils restent souvent appréhendés dans leur rapport à un ou des lieux où vont s'inscrire « spatialement, toute une vie »², et à des temporalités dont on suppose qu'elles ont été modifiées, magnifiées ou au contraire altérées par le déplacement. Rupture et continuité sont les deux notions qui représentent dès lors la toile de fond de nombreuses analyses s'attachant à saisir l'intégration et les modifications multiples induites par la migration — chez l'individu comme dans les

¹ PEREGRINE P.N., PEIROS I. et FELDMAN M. 2009.

² CATANI M. et MAZE S, 1982 : 428.

sociétés d'origine, d'accueil ou de transit —, ainsi que la trace et le poids de ces expériences passées³, notamment sur la transmission des mémoires familiales.

La migration a désormais l'apparence d'un phénomène majeur de la période contemporaine, perçue tantôt comme cause, tantôt comme effet de la mondialisation et la mémoire semble avoir pris depuis quelques décennies des allures de courses à l'historicisation et à la patrimonialisation des dimensions les plus diverses de la culture, matérielle et immatérielle. L'inscription de ce volume dans la collection « Sociétés humaines dans l'histoire » tient à la volonté de considérer que l'histoire des humains peut et doit néanmoins être envisagée dans ses liens avec les espaces et les territoires à travers le temps et que la capacité à transmettre, à reconstruire et à maintenir, par-delà les générations, le passage du temps et, parfois, les ruptures et les changements sociaux, une mémoire collective, est une dimension centrale de l'étude des sociétés. La problématique qui le structure vise à penser ensemble les *logiques de la mémoire* et les *logiques de la migration* – soit une mobilité qui se donne d'abord à voir dans l'espace, mais se dessine surtout dans la dimension du passage, des ruptures et des transferts qu'entraînent les phénomènes de mobilité.

Paradoxalement, si de nombreux travaux ont envisagé séparément les migrations et la mémoire comme phénomène humain et social, comme objets de recherche et comme notions théoriques, peu ont placé leur articulation au centre de leurs questionnements. En France, depuis les années 1970, un certain nombre de travaux⁴, en particulier en histoire, ont souvent surtout envisagé la mémoire à partir de ruptures et de traumatismes majeurs, tels que l'esclavage et la Shoah, des conflits et des instrumentalisation dont ils font potentiellement l'objet dans l'espace public. Ils se sont principalement attachés aux usages publics du passé⁵, sans toujours s'attarder sur les conditions sociales de leur production et de leur expression⁶ et à la distinction entre mémoire et histoire. Cette volonté d'envisager la mémoire en opposition avec l'histoire a reçu plusieurs critiques fondamentales, dont celle de Marshall Sahlins⁷ qui, s'intéressant à la perception et aux représentations de l'histoire et du temps dans certaines îles du Pacifique, appelle à nuancer les divisions classiques et depuis longtemps établies, en sciences sociales, entre continuité et changement, structure et histoire, passé et présent, système et événement.

³ LAVABRE M-C. 2001.

⁴ Cette notion recouvre aujourd'hui un grand nombre d'objets ayant trait au passé. LAVABRE M-C. 1994.

⁵ Ainsi que l'ont montré Marie-Claire Lavabre et Sarah Gensburger. (LAVABRE M-C. et GENSBURGER S. 2005).

⁶ CONFINO A. 1997.

⁷ SAHLINS M. 1989.

En anthropologie, dans la lignée des interrogations posées par Maurice Halbwachs et Roger Bastide, c'est plus spécifiquement la question des liens entre les ruptures et les changements brutaux que traversent les sociétés et les dynamiques sociales permettant de maintenir une certaine continuité qui a soulevé ~~depuis longtemps déjà~~ l'attention. Certains chercheurs se sont ainsi interrogés sur les manières dont les individus perçoivent et se représentent leur histoire, sur la reproduction culturelle et les processus d'acculturation⁸. Ainsi, dans les années 1960, André Leroi-Gourhan s'est penché sur la manière dont, avec la parole et l'écriture, la mémoire s'extériorise dans les traditions orales et les écrits, en aboutissant à une forme de mémoire sociale qui se substitue en quelque sorte à la mémoire organique⁹. Jack Goody, dans ses travaux sur l'écriture, envisagée dans ses liens avec l'oral, a abordé la question des techniques et des pratiques de mémorisation¹⁰. Dans toutes les sociétés, avance-t-il, « les individus se retournent sur leur passé personnel et collectif, sous une forme à la fois généalogique et événementielle. Mais la sélection des ancêtres et des événements est certainement plus dominée par le présent dans un contexte oral que ce n'est le cas lorsque la généalogie et les événements ont été enregistrés par écrit, donnant ainsi plus de poids à l'idée que le passé constitue une charte pour le présent »¹¹. J. Goody distingue ainsi deux formes de remémoration, l'une exacte ou mécanique, et l'autre générative ou constructive¹². La première, propre aux sociétés à écriture, passe par l'apprentissage répétitif et suppose l'existence d'un modèle écrit, contraignant le procès mémoriel et l'obligeant à une fidélité presque absolue. La seconde, relevant des sociétés sans écriture, se développe essentiellement à partir de la parole, s'élaborant de manière créative autour d'une trame et de ses points de repère. Elle ne vise pas à une reproduction exacte, mais allie à la fois répétition, variation et interprétation. Cette distinction entre deux formes de remémoration détermine, même idéalement, la capacité d'une société à reproduire le passé et à l'installer dans le présent¹³. Elle s'intéresse au caractère constituant, conscient, rationnel et efficient de la mise en mémoire et du travail de remémoration.

Comme l'avait mis en évidence Roger Bastide¹⁴, s'inscrivant lui-même dans les lignées des travaux pionniers de Maurice Halbwachs¹⁵, la migration constitue pourtant un contexte sans

⁸ Voir sur ce sujet, BAUSSANT M. et LAVABRE M-C. 2015.

⁹ LEROI-GOURHAN A. 1964 et 1965. Voir aussi le compte-rendu de Roger Bastide dans les Annales : BASTIDE R. 1967.

¹⁰ GOODY J. et WATT I. 1968.

¹¹ GOODY J. 2007 : 122.

¹² Voir notamment GOODY J. 1972, 1977a et 1977b.

¹³ BAUSSANT M., 2007.

¹⁴ BASTIDE R. 1960, 1970 et 1996[1967].

¹⁵ HALBWACHS M. 1950, 1968 et 1941.

doute privilégié pour observer la manière dont les acteurs reconstruisent leur passé, du fait des multiples ruptures dont ils ont fait l'expérience, avec leur environnement matériel, culturel et social, en résumé avec les cadres sociaux sur lesquels la remémoration s'appuie¹⁶. Face à ces situations de changement social, de déracinement, qui les placent en rupture avec leur monde habituel, ils sont amenés à reconfigurer une identité devenue problématique, non forcément dans sa dimension subjective, mais plutôt sociale¹⁷. Caractériser le phénomène migratoire comme une recomposition spatiale et sociale des relations individuelles et collectives engendre la mise en question des références et des appartenances, donc des modalités spécifiques de mobilisation du passé. En bref, le fait d'avoir vécu une expérience *a priori* similaire, celle du déplacement, ainsi que le fait de venir d'un même pays, d'une même région, n'impliquent pas pour autant la formation de représentations homogénéisées du passé dans lesquelles les individus trouvent des points de contact avec leurs propres souvenirs.

Les travaux qui ont articulé mémoire et migration¹⁸ ou abordé des thématiques et des interrogations connexes, sans toujours forcément mobiliser les concepts de « migration » et de « mémoire », ne sont pas pour autant inexistantes. Ils ont nourri la réflexion sur les rapports entre les générations et les relations au passé et au territoire¹⁹. Outre les analyses pionnières de Roger Bastide sur les communautés issues du marronnage dans les Amériques et les rituels afro-brésiliens, qui n'en faisaient cependant pas leur objet d'étude principal, ces recherches se sont attachées tantôt au rituel et aux pratiques religieuses²⁰, tantôt à la reconstruction des généalogies familiales et des identités narratives²¹ ou encore au rapport à l'espace et aux traces matérielles²². Plus récemment, elles ont aussi questionné l'appréhension sociologique et historique de l'esclavage et la transmission des expériences vécues (appelée par certains contre-mémoires) qui trouve sa source dans le déracinement transatlantique à partir d'un lieu devenu pivot, le bateau négrier²³. Ces travaux, dans leur ensemble, montrent selon quelles modalités sociales la construction de représentations partagées du passé vient renforcer des liens préexistants et en créer de nouveaux²⁴, reconfigurent les expériences mêmes de la

¹⁶ HALBWACHS M. 1950.

¹⁷ POLLAK M. 1993.

¹⁸ MORGIEUSZTERN F. 1993 ; CATANI M. 1993 ; BAETA NEVES L. 1995 ; CRENN C. 1998. Voir aussi ELBAZ M. et MORIN F. 1993.

¹⁹ SAYAD A. 1977, 1999 ; GILROY P. 2010 ; CHIVALLON C. 2012.

²⁰ BAHLOUL J. 1983 ; YERUSHALMI Y. H. 1984.

²¹ DAKHLIA J. 1990 LAPIERRE N. 1989 ; HOVANESSIAN M. 2007..

²² BAHLOUL J. 1992 ; HIRSCHON R. 1989 ; HOVANESSIAN M. 1992 ; BRUNEAU M. 1995 ; SLYOMOVICS S. 1998 ; BAUSSANT M. 2002 ; PICAUDOU N. 2006 ; BRUNEAU M., HASSIOTIS I., HOVANESSIAN M., MOURADIAN C. 2007.

²³ GILROY P.

²⁴ RAUTENBERG M. 2003.

migration²⁵ ou donnent lieu au contraire à l'impossibilité d'une continuité ou de l'idée même de continuité²⁶.

Au début des années 2000, parallèlement au souci des pouvoirs publics des pays d'immigration/d'émigration d'intégrer les populations migrantes en valorisant leurs mémoires, d'autres travaux ont développé une analyse théorique des « mémoires des migrations » à travers des échelles et des objets différents : leur institutionnalisation dans des musées ou des institutions culturelles²⁷, la production d'une mémoire collective au sein de groupes intermédiaires, comme des associations²⁸ ou la transmission de l'expérience migratoire dans la sphère privée²⁹.

Le regard et les discours tenus sur les migrations par les pays de départ et d'accueil, en conférant ou non aux migrants une reconnaissance, voire une légitimité, ont pu jouer un rôle dans l'accès à l'espace public et la reconnaissance sociale de ces expériences³⁰. Ils influencent aussi la manière dont on les insère ou non dans l'histoire officielle. À quelques exceptions près, les recherches menées, qui explorent inégalement ces différents aspects, envisagent souvent la migration comme le processus conduisant à quitter un territoire d'origine pour s'installer dans un pays « d'accueil ». Les circulations migratoires, les mouvements pendulaires, la création de réseaux transnationaux sont généralement peu intégrés dans ces travaux³¹, souvent consacrés aux migrations déjà un peu anciennes, antérieures aux années 1980, et *a priori* plus conformes à ce schéma linéaire. Selon les pays, on observe une manière différente d'appréhender ces questions, la distinction entre pays anglo-saxons et pays européens permettant de nuancer ce propos, comme le montre le texte proposé ici par Irial Glynn et Olaf Kleist.

Si les études diasporiques se sont initialement surtout focalisées sur les processus de déterritorialisation et de circulation plutôt que sur les logiques de sédentarité³², la temporalité migratoire est aussi restée relativement absente de l'analyse de la « mémoire collective »

²⁵ RIBERT E. 2011.

²⁶ BAUSSANT M. 2002.

²⁷ BAUSSANT M. 2000; BLANC-CHALEARD M-C. 2005; MORELLI A. 2005; OHLIGER R. et MOTTE J. 2005 ; BALDASSAR L. 2006; RAUTENBERG M. 2007 ; TEULIERES L. et TOUX S. 2008 ; *Hommes et migrations* 2011. Voir aussi GLYNN I. et KLEIST J. O. 2012.

²⁸ RAUTENBERG M. 2003.

FRIGOLI G. et RINAUDO C. 2009; BAUSSANT M., RIBERT E. et VENEL N. 2009, 2014 ; MOULINIE V. 2013 ; RIBERT E. et TUR B. 2013

²⁹ *Informations sociales* 2001 ; LÉPOUTRE D. et CANNODT I. 2005 ; FOGEL F. 2007 ; BERTAUX D. et DELCROIX C. 2009 ; RIBERT E. 2015.

³⁰ DOS SANTOS I. 2005.

³¹ Avec des exceptions, par exemple : CHAMBERLAIN M. et LEYDESDORFF S. 2004.

³² ADJEMIAN B. 2012.

considérée comme une composante essentielle de l'identité en diaspora³³. Que cette mémoire soit une « mémoire d'exilé » fondée sur la perte du territoire d'origine³⁴ ou bien une « mémoire d'hôtes » fondée sur un « enracinement assumé et revendiqué dans la société d'installation »³⁵, le constat est analogue.

Les constructions mémorielles constituent un processus complexe d'expression, de travail d'homogénéisation et de mobilisation dans le présent d'expériences passées, vécues ou transmises. Il s'agit d'une activité sociale essentielle dans la fabrication et la gestion des relations interpersonnelles et des constructions identitaires, à différentes échelles, mobilisant les souvenirs les plus intimes et ceux reconstruits au sein des interactions familiales, collectives, voire communautaires. Cette activité constitue aussi un enjeu des dispositifs politiques nationaux et internationaux qui tous partagent une même conviction, celle que l'on peut agir sur la mémoire³⁶. Ces constructions mémorielles prennent dans les textes ici rassemblés des formes variées : évocations des trajectoires migratoires par les migrants à la demande du chercheur ou d'institutions, constructions identitaires et politiques, mises en récit publiques par des entrepreneurs de mémoire ou encore pratiques culturelles.

Mobilités, circulations ou encore déplacements se caractérisent par des séquences plus ou moins longues de mouvements et d'arrêts, d'allers et de retours. Les contributions rassemblées intègrent donc également différents types de déplacements, dont la forme et la durée³⁷ sont toujours susceptibles d'évoluer, relevant de contextes sociohistoriques variés : migrations internes (cas de la Chine, de Madagascar, des Portoricains aux États-Unis et du Burkina Faso) et/ou internationales (Burkinabé en Côte d'Ivoire, Indiens, Marocains ou encore Laotiens en France, Polonais en Grande-Bretagne...); déplacements anciens qui s'inscrivent dans une logique d'expansion (le cas bantou); installation de longue durée dans un pays qui renvoie à une migration envisagée comme terminée; ou encore migrations en cours, qu'il s'agisse de déplacements pendulaires, de mobilités transnationales (cas des Roumains en France, des Afghans en Iran) ou simplement de migrations plus récentes. Plusieurs cas traités montrent des flux migratoires originaires d'un même pays dont les caractéristiques diffèrent au cours du temps. Une migration économique vient par exemple se substituer dans le cas des Polonais, des Marocains ou des Portoricains à des exils politiques.

³³ Pour une critique de l'approche holistique voir : CANDAU J. 1996.

³⁴ BRUNEAU M. 2006.

³⁵ ADJEMIAN B. *op. cit.*: 45.

³⁶ LAVABRE M-C. 2001.

³⁷ Ici appréhendés tels qu'ils peuvent être formalisés par les acteurs.

Les textes présentés analysent l'impact de ces continuités et de ces ruptures migratoires sur les récits mémoriels.

Cet ouvrage est le produit d'un programme de recherche « Partner University Fund », « *Migration, Material Culture and Memory : Constructing Community in Mobile Worlds* », qui a associé la Maison Archéologie & Ethnologie – René Ginouvès à Nanterre et l'université de Chicago³⁸. Son objectif était d'explorer, en mobilisant différentes disciplines telles que l'anthropologie, l'archéologie, la préhistoire, la sociologie, la géographie, les liens entre les modes de mobilisation du passé et les temporalités migratoires. Ceci a été réalisé autour de trois axes transversaux : les récits institutionnels sur la migration, le sens donné par les acteurs à leurs expériences migratoires et le travail d'homogénéisation qu'opère la mise en récit, et enfin le vécu immédiat de la migration comme séquence biographique. Cette interrogation reprend en partie la question des intersections entre les trois cercles mis à jour et théorisés par Marie-Claire Lavabre³⁹ : l'histoire, telle que définie par les règles du métier d'historien, les mémoires historiques et les mémoires communes. Ces cercles éclairent la diversité des registres de la présence du passé et les conditions sociales de leur formulation.

La première partie sur « les récits institutionnels » de la migration rassemble quatre chapitres. Le premier, rédigé par Irial Glynn et J. Olaf Kleist, appréhende le croisement de la mémoire et de la migration autour de la notion d'*appartenance*. L'objectif didactique de ce chapitre, justifiant sa place en ouverture du volume, tient à l'entreprise de comparaison entre les traditions anglo-saxonnes et françaises des études sur la migration. Dans la tradition anglo-saxonne en effet, mémoire et migration n'ont été considérées ensemble que de manière sporadique tant la sociologie américaine a mis l'accent dès les années 1960 sur la notion de « multiculturalisme » qui comprend la mémoire de ce qui reste après la migration comme expression culturelle de l'hétérogénéité des référents. L'un des moyens développés dans certaines sociétés d'immigration, notamment aux États-Unis ou en Australie, a consisté à incorporer la migration à leur mémoire en créant notamment des musées de l'immigration, soit en institutionnalisant la mémoire de la migration, alors que les pouvoirs publics

³⁸ Ce programme a réuni des chercheurs et des doctorants issus de différentes disciplines, entre 2010 et 2013. Ce programme ne visait pas seulement à articuler entre eux les concepts de mémoire, de diaspora, de migration et de culture matérielle, tels qu'ils sont utilisés dans différentes disciplines. Il s'agissait aussi de décloisonner ces notions et les travaux contextualisés et historicisés produits autour de celles-ci.

³⁹ LAVABRE M-C. 2015.

européens, souvent, n'ont pas souhaité valoriser les mémoires des migrations, perçues comme un frein à l'intégration, voire à l'assimilation⁴⁰.

Pour autant, le fait même que certaines formes d'expression du passé associées à des migrations particulières puissent conquérir un espace public et être intégrées à l'histoire et à la liturgie nationale ne signifie pas nécessairement qu'elles parviennent à agir sur les représentations et sur les mémoires vives : elles constituent alors « une pièce rapportée qui vient s'ajouter, sans pour autant transformer ce qui existait précédemment »⁴¹.

Les disciplines historiques et préhistoriques offrent bien évidemment un (des) récit(s) institutionnel(s) de la migration. Les trois chapitres qui suivent montrent parfaitement combien ces récits demeurent imprégnés des perspectives du présent. Et ici, les questions de mémoire se trouvent véritablement enchâssées dans la fabrique même de la production des récits retraçant, ou rendant compte, d'un épisode migratoire. Dans le second chapitre, Catherine Perlès montre les difficultés que la discipline préhistorique a pu avoir avec la notion même de « migration » : le paradigme a été très utilisé jusque dans les années 1960 avant l'avènement de la nouvelle archéologie (ou archéologie processuelle) qui a rejeté la compréhension des transformations par les migrations comme simpliste, dans un contexte où les décolonisations à l'œuvre avaient politisé dans un sens négatif l'idée de colonie, de colonisation et de conquête. La notion de migration est certes revenue dans les analyses des archéologues, mais sous le subterfuge linguistique de « diffusion démique », faisant référence à la diffusion continue de petits groupes plutôt qu'à « l'invasion d'un territoire par des hordes barbares ». Ainsi, Catherine Perlès montre à partir du cas de la néolithisation de l'Europe de l'Est et du Sud qu'il y a bien eu passage du Proche-Orient vers l'Europe du Sud et que les changements de la néolithisation ne sauraient être compris, selon la théorie de C. Renfrew, comme produits d'effets systémiques à l'intérieur des sociétés. Dans le dossier présenté ensuite par Augustin Holl sur l'expansion bantoue, ce n'est plus la migration en elle-même qui pose un problème en tant que récit possible, puisqu'il est attesté qu'il existe une très faible différenciation entre près d'une centaine de langues à l'ouest, l'est et au sud de la forêt équatoriale ; le problème vient de la variété des théories académiques produites pour rendre compte de cette « diffusion démique » particulière, dont les traces évidentes sont avant tout linguistiques. L'intérêt de ce « dossier » qui retrace l'élaboration d'un récit académique tient à

⁴⁰ Voir également le séminaire de recherche à l'EHESS autour de la patrimonialisation des mémoires des migrations qui explore depuis 2010 cette problématique. Ce séminaire est codirigé par Michèle Baussant, Marina Chauliac, Irène Dos Santos, Evelyne Ribert, Nancy Venel

⁴¹ CHIVALLON C. *op.cit.* : 55.

la présentation longitudinale qu'en propose l'auteur. Elle révèle la variété et la complexité des données mobilisées pour saisir les migrations anciennes, toujours conditionnées en préhistoire par la matérialité des données, mais à propos desquelles les récits institutionnels possibles sont également dépendants d'enjeux politiques et mémoriels contemporains.

Le dernier chapitre de la première partie s'attache précisément à montrer les usages politiques et mémoriels qui peuvent être faits des travaux archéologiques. Analysant l'exposition intitulée les « Lapita, ancêtres océaniens », réalisée au Musée du Quai Branly en 2011, Rémi Hadad montre comment le discours public peut s'emparer d'une construction archéologique pour la transformer en enjeu politico-identitaire. Dans ce cas, le Lapita désigne spécifiquement une culture céramique que le discours construit comme élément fédérateur et passerelle entre la Nouvelle-Calédonie et le Vanuatu. Ce discours est archéologique d'abord, déplaçant la notion de « culture » dans sa dimension matérielle à l'ensemble humain qui a réalisé ces pots. Il est politique ensuite, mettant en scène l'artefact « céramique lapita » en tant qu'artefact mémoriel qui participe à la transformation d'un passé préhistorique oublié en enjeu historico-identitaire. Est ainsi fabriqué un complexe culturel lapita et le phénomène observable de la poterie exposée devient le résultat d'un événement migratoire, de la maîtrise d'une technique particulière et de l'usage d'une langue propre. À travers un processus d'essentialisation, facilité par l'ambiguïté sémantique du terme de culture, on passe d'une « culture Lapita », entendue au sens maussien de partage de techniques matérielles, à une identité ethnique.

Comment ces mises en récits officiels peuvent-elles faire pièce aux souvenirs des expériences vécues et transmises, si l'on admet, avec M. Halbwachs⁴², que c'est le souvenir collectif et individuel qui structure la mémoire collective ? Certes, les récits institutionnels peuvent avoir des effets sur la mémoire, mais pour ce faire, il faut qu'ils aient des points de contact avec les mémoires vives, ainsi que l'a montré Marie-Claire Lavabre⁴³. Cette interrogation traverse en filigrane les cas de récits produits par des migrants à la demande des institutions.

Dans la seconde partie « entre mémoires vives et mises en récit publiques », notre réflexion se rapproche des acteurs qui se déplacent, circulent, migrent, en proposant de considérer le sens que ces derniers donnent à leur(s) expérience(s) migratoire(s) et le travail d'homogénéisation qu'opère la mise en récit publique, en particulier au niveau des pouvoirs publics et des

⁴² HALBWACHS M. 1950.

⁴³ LAVABRE M-C. 2011.

groupes. Ce sont ces mises en récit qui se livrent comme des « mémoires de » à chaque fois singulières dans leur déploiement et leurs ancrages. Dans ces récits, les migrants sont censés restituer leur parcours. Ils choisissent dans leur passé les éléments qui légitimeront leur demande d'asile selon une logique qu'ils ne maîtrisent pas toujours, d'autant qu'elle implique une série d'acteurs relevant de sphères souvent différentes (juridique, administrative, policière...). Le premier chapitre explore précisément le déploiement de deux mémoires concurrentes d'un événement ayant entraîné une migration forcée, qui ne s'opposent pas publiquement pour autant. En effet, la construction d'un barrage dans la région des Trois Gorges en Chine a conduit au déplacement de milliers de familles en 1998. L'enquête réalisée par Katiana Le Mentec permet d'explorer les interprétations divergentes de ce déplacement. Selon le gouvernement local, la délocalisation provoquée par le barrage était loin d'être un événement inédit. Au contraire, il s'inscrivait dans la continuité du passé de la région des Trois Gorges dont les édiles arguent qu'elle est une région de migration. Férés d'histoire, l'un d'entre eux élabore patiemment une rhétorique autour du concept de « culture de la migration », *yimin*, comme culture régionale spécifique, fondatrice même de l'identité des populations des trois-Gorges dont « tous les ancêtres sont venus d'ailleurs ». Cela va toutefois à l'encontre du sentiment des populations de la région qui revendiquent bien des ancêtres au Sichuan et au Yunan et non des « ancêtres venus d'ailleurs ». Pour ces habitants, le déplacement est remémoré comme une « fuite devant la montée des eaux ». Il est inséré de manière plus large dans d'autres références - catastrophes, inondations, déchainement des eaux et légendes du « réveil du fleuve dragon »-, lui conférant une profondeur temporelle qui dépasse l'événement de 1998. Au-delà de l'opposition à la rhétorique déployée par le gouvernement local, les conséquences de la construction du barrage ravivent par ailleurs la mémoire douloureuse de la Révolution culturelle chez les habitants qui mettent l'accent sur la perte, la désunion et les dégâts subis, lesquels sont perçus comme la cause de la rupture du lien social à l'œuvre dans les localités déplacées.

Ce sont également les récits divergents qui sont au centre de l'analyse de Brett Le Saint sur l'expérience du retour vécue par les réfugiés laotiens : entre ceux qui ont quitté le Laos dans les années 1970 et ceux qui y sont restés, entre la génération ayant fui le régime politique et celle qui a grandi en France. L'intérêt de cette étude réside dans l'éclairage apporté sur la transmission de la mémoire d'une génération à l'autre et sur la logique qui sous-tend la dimension fragmentaire de la transmission. Les réfugiés politiques, qui appartenaient souvent aux franges privilégiées de la population de Vientiane, ont dû fuir devant la

progression communiste. Ils ont généralement transmis à leurs enfants les souvenirs d'une vie aisée et bourgeoise au Laos, en insistant sur la nécessité de l'intégration en France et de la réussite scolaire. La plupart ont préféré taire le destin de *boat-people* et la réalité de la condition de réfugié. La possibilité du retour à partir des années 1990 a mis cependant ces reconstructions mémorielles à l'épreuve. Pour la génération des réfugiés, le retour oblige à se confronter au récit de ceux qui sont restés au Laos et qui les discréditent à double titre, comme des lâches les ayant abandonnés face au régime et comme des opportunistes qui ont préféré s'installer dans un eldorado français. La violence symbolique de cette confrontation des récits et des expériences, plusieurs décennies après les faits, conduit souvent les anciens réfugiés à ne plus revenir au Laos. Il en va différemment de la génération de leurs enfants nés en France qui élaborent des projets de « retour » au Laos, dans un pays qu'ils ne connaissent souvent pas autrement qu'à travers leurs parents. Ces projets témoignent de la volonté de se réapproprier le passé familial, en inscrivant le passé dans un avenir qui leur est propre.

Analyser la capacité de résistance des populations déplacées permet ici de mieux comprendre les conditions dans lesquelles l'instrumentalisation du passé peut avoir ou non un effet sur les représentations individuelles. Et les récits du passé, on le voit clairement ici, sont pleinement liés aux enjeux du présent de l'énonciation. L'étude du milieu associatif portoricain à New York au XX^e siècle, proposée par Audrey Celestine, illustre ce constat. Cette perspective du temps long permet de confronter les différents récits aux modalités d'action choisies par les associations ayant pris en charge la visibilité des populations portoricaines dans la capitale américaine. L'auteur donne à voir l'articulation du discours public, associatif, à partir de l'étude détaillée des archives du *Centro* rattachées à l'université publique de New York, et de la mémoire individuelle, à travers deux militantes qui retracent leur parcours. Sur ce point, l'auteur met en évidence l'importance du « *story telling* » comme modalité de construction de la mémoire dans les milieux associatifs qui se structure tout particulièrement autour de la promotion de leaders communautaires incarnant une forme de fierté collective. Le « *story telling* » n'est cependant qu'une modalité particulière d'articuler discours public et discours individuel, mémoire et migration. Sans réduire cet investissement à des fins stratégiques ni disqualifier la dimension émotionnelle de la mémoire, cet exemple conduit au contraire, en la remettant en perspective avec le social⁴⁴, à prêter davantage d'attention à la trajectoire des acteurs et aux raisons pour lesquelles ils se mobilisent aujourd'hui dans un champ défini comme mémoriel.

⁴⁴ CONFINO A. *op.cit.*

Élisabeth Rossé montre de son côté que les interactions rituelles sont, à Madagascar, une des façons principales d'exprimer un point de vue sur la réalité politique et sociale. Le rituel de possession qu'elle analyse et qui convoque successivement trois types d'esprit, ne peut être compris en dehors du contexte régional plus large de la relation asymétrique entre deux régions de l'île – Sakalava au nord (dominante avec une royauté structurée qui a gardé les symboles et la matérialité des lieux de pouvoir) et Antandroy au sud (une royauté vite disparue, réputée plus sauvage et plus traditionnelle) – et les mouvements migratoires orientés entre les deux. Il oblige à étudier la complexité des événements politiques sur près de deux siècles pour comprendre ce qui s'énonce aujourd'hui comme « une épidémie d'esprits » spécifiques, et à saisir comment un rituel de possession peut être, dans le contexte de Madagascar, un lieu privilégié de l'expression publique des mémoires.

Au travers des récits sur la migration produits par des groupes intermédiaires tels que les associations de migrants, qui travaillent à encadrer la mémoire commune et à produire une « mémoire collective », des décalages s'observent, entre mémoires vives et discours formalisés sur le passé. De quelles mémoires communes s'agit-il alors : celles du pays d'origine, du déplacement, du vécu en migration ? Comment les groupes intermédiaires parviennent-ils à construire un récit partagé de cette expérience ? La distinction théorique entre « mémoire exilique » et « mémoire diasporique », proposée ici par Thomas Lacroix offre quelques pistes de réflexion sur la base de ces interrogations. La « mémoire exilique » se constituerait comme un ensemble de représentations partagées des conditions traumatiques qui ont présidé à la dispersion du groupe (modèle de la diaspora juive). Elle est constituante d'une communauté expatriée et la localise clairement dans le temps et l'espace. Par ailleurs, elle tend à instaurer un rapport au corps sur lequel s'inscrivent des stigmates émotionnels et physiques de l'expérience collective historique. La « mémoire diasporique » au contraire ne mettrait pas du tout l'accent sur l'origine, mais se constituerait comme produit des trajectoires de migration. Elle est en ce sens l'expression d'une historicité propre de la diaspora constituée comme expérience migratoire (c'est-à-dire, nourrie des savoir-faire, savoir-circuler, savoirs marchands, savoirs militants...). À la différence de la mémoire exilique, elle n'a jamais vocation à instituer et évolue perpétuellement avec l'installation ici ou là, voire avec le retour. Et elle est le support d'une spatialité propre, d'une communauté de pratiques avec une transmission horizontale entre les migrants et non pas uniquement une transmission verticale entre les générations.

La question des interactions entre les mémoires vives des individus, porteurs d'expériences, de représentations et de souvenirs, les usages politiques et les mises en récits publiques du

passé, reste certes ici centrale pour saisir la mémoire collective. Mais il n'en demeure cependant pas moins que ce sont les individus, avec leur inscription dans des cercles sociaux différents, la multiplicité et la succession de leurs socialisations, qui donnent un sens au passé en fonction de leurs cadres sociaux de référence et de l'utilité que le passé a dans le présent, nous rappelle encore M. Halbwachs⁴⁵. Les représentations du passé ne résultent pas tant d'une acceptation ou d'une résistance aux récits proposés par des institutions ou des groupes associatifs, qui travaillent les mémoires communes dont ils se veulent les porte-paroles, que des positions des acteurs au sein de l'espace social⁴⁶. La question de la multiplicité des positionnements sociaux est en effet fondamentale pour saisir comment les individus construisent leur identité dans la réflexivité et comme produit d'une histoire⁴⁷. Cette construction semble cependant fragilisée par plusieurs facteurs, qu'il s'agisse de la capacité inégale des acteurs à opérer un retour sur soi, de l'hétérogénéité qualitative des expériences⁴⁸ ou encore du passage des générations. Ces interrogations nous conduisent enfin à un tout dernier point, lié étroitement au précédent, celui de l'inscription de la migration en tant que séquence biographique et de son impact dans le devenir des individus. Il ne s'agit pas ici de ce qui se passe en amont et en aval du déplacement, mais de l'inscription de ce moment particulier dans la vie des acteurs. On pourrait le penser comme liminal, mais de fait, il s'inscrit parfois dans la durée, devient un mode de vie qui a des effets sur l'organisation sociale et familiale et se perpétue comme marqueur fort de ce qui unit le groupe⁴⁹.

En quoi le fait de se déplacer peut-être structurant dans le présent et dans le rapport au passé ? Comment et à quelles conditions ? Il faut s'interroger ici sur les modalités d'inscription des flux circulatoires dans le temps, en s'attachant particulièrement au rythme des déplacements et aux étapes des itinéraires. Quels rôles jouent les phénomènes mémoriels dans la réalisation de ces parcours, dans la répétition des formes de mobilité, dans la transmission des expériences migratoires ? Comment la remémoration du vécu migratoire modèle-t-elle la continuité des mobilités et des relations transnationales ? Observe-t-on des indices d'une possible transformation des « lieux de passage » en « lieux de mémoire » ? Ces remémorations du passé, qui paraissent inévitables, et les évocations qui peuvent les accompagner, sont tantôt perçues par les individus concernés comme relevant de la mémoire, tantôt constituent simplement à leurs yeux un ensemble de connaissances pratiques donnant

⁴⁵ HALBWACHS M. 1950.

⁴⁶ GENSBURGER S. 2005.

⁴⁷ STRAUSS A. 1992 ; HAEGEL F. et LAVABRE M-C. 2010.

⁴⁸ ATTIAS-DONFUT C. 1988.

⁴⁹ BAUSSANT M. 2002.

lieu à des échanges d'informations. L'une des raisons en est que, pour eux, la migration n'appartient pas au passé, en raison de l'absence de titre de séjour qui suspend le temps et transforme la migration en un présent qui dure, ou des déplacements réguliers qu'ils effectuent toujours.

Le premier texte est ainsi consacré à la chronique familiale de deux générations de Burkinabés qui ont quitté leur village pour « partir à l'aventure » et réussir. Les motivations souvent invoquées pour expliquer le départ en migration sont questionnées du double point de vue de ceux qui partent et de ceux qui restent. En effet, dans cette région d'Afrique de l'Ouest, le seul espace où un homme peut véritablement se réaliser semble être l'espace relationnel du village. La migration n'est jamais bien perçue du point de vue de la communauté et s'apparente à une fuite ou un abandon. Aussi, celui qui part « se chercher en brousse » doit-il à terme être en mesure de revenir en compensant en quelque sorte pour le tort infligé par son absence. La trajectoire doit être une trajectoire de réussite : c'est bien souvent la contrainte téléologique implicite de ceux qui migrent⁵⁰. Pourtant, pour les jeunes garçons qui décident de partir aujourd'hui, l'ailleurs, le désir d'échapper aux contraintes pesantes des hiérarchies locales (aîné-cadet, oncles-neveux) sont une fin en soi et ne reposent nullement sur un projet ; les jeunes qui vivent comme « enfants des rues » à Ouagadougou ne sont pas des laissés pour compte, mais des jeunes souvent issus de familles ayant une histoire de migration, notamment en Côte d'Ivoire. Cette forme de migration n'a jamais vocation à devenir pérenne. Il s'agit bien de partir à l'aventure en sachant qu'il faudra un jour rentrer au village sous peine d'être à jamais perdu en brousse. En ce sens, explique Muriel Champy, la migration apparaît comme une « fable » sur laquelle s'appuie l'amnésie familiale de la domination des cadets et qui entretient le mythe de la solidarité communautaire et familiale.

C'est aussi de « circulations » et de « mobilités » qu'il est question dans le chapitre suivant, plus que d'une migration orientée d'un lieu d'origine vers un lieu d'installation. Norah Bennarosh-Orsoni a ainsi choisi de saisir les « migrations » des Roms roumains dans le moment de leur circulation entre les espaces, prenant au sérieux l'identité nomade attachée à cette population. L'ethnographie s'attache ainsi à montrer que c'est une temporalité particulière qui imprègne le temps de ces mobilités : elles sont marquées par l'improvisation, la capacité à s'adapter, à jouer sur de petits ajustements, à faire avec une multiplicité de micro-contraintes ; tout ceci caractérise la personnalisation du service de transport hebdomadaire qui structure le temps des mobilités. Bien plus qu'un moyen de transport, le

⁵⁰ PICAUDOU N. et RIVOAL I. 2006.

microbus se révèle être un dispositif social aux fonctions multiples, indispensable à la cohésion de ce monde en mouvement, dont les circulations répétées créent une territorialité spécifique et se donnent comme intimité culturelle. L'élaboration d'une intimité culturelle en migration n'évacue cependant pas la structuration interne des « groupes migrants », notamment en termes de relations de genre. Azita Bathaie propose ainsi de considérer deux familles d'Afghans installées à Mashhad en Iran selon une analyse différenciée des conceptions (genrées) de la trajectoire de migration. Ainsi là où les hommes valorisent la possibilité de circuler et mettent l'accent sur les pratiques de circulations entre les espaces frontaliers – en somme, sur la mobilité – les femmes conçoivent finalement plus leur trajectoire comme une migration d'un point à un autre, identifiant une cause de départ (souvent la nécessité de fuir le danger) et privilégiant un discours sur leur condition présente, en Iran.

Les deux derniers textes enfin sont pleinement consacrés à l'étude du travail du temps dans la migration. Intitulé « rhythm and blues », le texte de Frédérique Fogel s'attache à illustrer les ruptures temporelles à partir de la trajectoire d'une famille indienne en attente de régularisation à Paris. Rupture spatiale, l'émigration est aussi, comme le montre l'auteur, une rupture temporelle. Ces ruptures et les expériences accumulées dans une dimension temporelle qui appartient en propre au migrant s'avèrent difficilement partageables avec les membres de leur famille ou leurs amis restés au pays. Elles créent une mémoire singulière, qu'il semble difficile d'homogénéiser au sein d'une mémoire collective. Cette temporalité paraît plus spécifique encore dans la suspension d'un « temps sans papier », qui se trouve de facto rythmé par les décisions administratives et structuré par de brusques accélérations et les longues phases d'attente des décisions. Sans possibilité de se projeter dans l'avenir, ces migrants se voient confinés dans le présent. La migration est ainsi, comme le suggère Michèle Leclerc-Olive un type d'expérience qui invite particulièrement à s'interroger sur les figures du temps. Contre la conception d'un temps linéaire, l'objectif de ce dernier texte est de parvenir à saisir le caractère fragmentaire de l'expérience vécue de la migration, de ses discontinuités, en dépit de l'écran narratif qui donne souvent une fausse idée de continuité temporelle. Le dossier travaillé par l'auteur porte sur les différentes expressions narratives d'une expérience de migration et de retour d'un Malien en URSS. Il s'agit de saisir les conditions de transmission d'une expérience définie comme inouïe, celle de la migration.

Les articles présents dans ce recueil interrogent ainsi diversement l’articulation entre les processus d’acculturation des migrants et les formes variées de présence du passé à l’intérieur desquelles se déclinent ou non une référence commune à une identité d’origine, réelle ou imaginée, et une appartenance à d’autres espaces, créatrice de nouvelles solidarités. Ils scrutent les logiques qui provoquent la marginalisation et l’exclusion des migrants par les institutions, y compris parfois sous couvert d’une visée déclarative d’intégration, et les tactiques déployées par ceux-ci pour « faire avec »⁵¹, en mobilisant un savoir-faire migratoire. Ce faisant, ces exemples, toujours fondés sur des études empiriques, participent à mieux saisir les déplacements humains et les changements qu’ils induisent, à un niveau individuel et collectif, dans le rapport au passé, au présent et à l’avenir. Ils permettent aussi de préciser le contenu de concepts clés, tels que la « mémoire », « l’identité », les « migrations », qui ne sont pas seulement propres aux sciences sociales, mais relèvent de phénomènes sociaux dont il convient de prendre la pleine mesure, dans la diversité et la complexité de leurs expressions.

Bibliographie

ADJEMIAN, Boris, 2012, « L’invention d’un *homeland* arménien en Éthiopie. Exil et sédentarité dans l’écriture d’une mémoire d’hôtes en diaspora », *Tracée*, vol. 23, n° 2, p. 41-61.

ATTIAS-DONFUT, Claudine, 1988, *Sociologie des générations*, Paris, Puf.

BAETA NEVES, Luiz Filipe, 1995, « Mémoires migrantes. Migration et idéologie de la mémoire sociale », *Ethnologie française*, vol. XXV, p. 43-49.

BAHLOUL, Joëlle, 1983, *Le Culte de la table dressée*, Paris, Métailié.

BAHLOUL, Joëlle, 1992, *La Maison de mémoire — Ethnographie d’une demeure judéo-arabe en Algérie (1937-1961)*, Paris, Métailié.

BALDASSAR, Loretta, 2006, « Migration monuments in Italy and Australia: contesting histories and transforming identities », *Journal of Modern Italy*, vol. 11, n°1, p. 43-62.

BAUSSANT, Michèle, 2000, « “Des Grecs” au musée ou l’instrument muséal au service de la construction d’une identité communautaire », in DEKKER, T., HELSLOOT, J. et WIJERS C., (eds), *Roots and Rituals, The construction of ethnic identities*, Amsterdam, Het Spinhuis, p. 719-732.

BAUSSANT, Michèle, 2002, *Pieds-noirs. Mémoires d’exils*, Paris, Stock.

⁵¹ BAUSSANT M 2012.

BAUSSANT, Michèle, 2007, Expérience, représentation et nouveaux partages du temps : Regards sur la mémoire, Ankulegi, *Gizarte Antropologia Aldizkaria, Revista de Antropología Social, Revue d'Ethnologie*, 10: 18-31.

BAUSSANT, Michèle, 2012, « Les migrations, synthèse de l'évolution des problématiques traitées dans la revue Ethnologie Française », halshs-00867300, v1.

BAUSSANT, Michèle et LAVABRE Marie-Claire, à paraître en 2015, *Sociologie de la mémoire*, Paris, Éditions La Découverte (Collection « Repères »).

BAUSSANT, Michèle, RIBERT, Évelyne et VENEL, Nancy (dir.), 2009, *Mémoire de l'émigration, mémoire des migrations, mémoire des luttes sociales : trois formes de patrimonialisation de la mémoire de l'immigration en France*, Rapport pour le Ministère de la Culture.

BAUSSANT, Michèle, RIBERT, Évelyne et VENEL, Nancy, 2014, « Entre militantisme et évitement du politique, La reconstruction du passé migratoire au sein d'associations », in BARBE, N. et CHAULIAC, M., (eds), *L'immigration aux frontières du patrimoine*, Paris, éditions de la MSH, pp. 43-60.

BASTIDE, Roger, 1960, *Les Religions africaines au Brésil : contribution à une sociologie des interprétations de civilisations*, Paris, Puf.

BASTIDE, Roger, 1967, « André Leroi-Gourhan, Le Geste et la Parole, T. I : Technique et Langage ; T. II : La Mémoire et les Rythmes », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, n°3, p. 664-667.

BASTIDE, Roger, 1970, « Mémoire collective et sociologie du bricolage », *L'année sociologique*, n° 21, p. 65-108.

BASTIDE, Roger, 1996 [1967], *Les Amériques noires*, Paris, L'Harmattan.

BERTAUX, Daniel et DELCROIX, Catherine (coord.), 2009, Transmissions familiales et migration, *Migration Société* vol. 21, n° 123-124.

BLANC-CHALEARD, Marie-Claude, 2005, « Du "non-lieu de mémoire" à la "CNHI". Les historiens et la reconnaissance de l'immigration en France », *Diasporas*, « Migrations en mémoire », vol. 6, p. 12-22.

BRUNEAU, Michel, 1995, « Lieux de mémoire, hauts lieux et diaspora. Sanda et Soumela dans la diaspora grecque pontique », *L'espace géographique*, vol. 2, p.124-133.

BRUNEAU, Michel, 2006, « Les Territoires de l'identité et la mémoire collective en diaspora », *L'espace géographique*, 35, n° 4, p.328-333

BRUNEAU, Michel, HASSIOTIS, Ionnis, HOVANESSIAN, Martine et MOURADIAN, Claire (dir.), 2007, *Arméniens et Grecs en diaspora. Approches comparatives*, École française d'Athènes.

CANDAU, Joël, 1996, *Anthropologie de la mémoire*, Paris, Puf.

CATANI, Maurizio, 1993, « Entre oubli et souvenir. Une dimension européenne de l'associativisme immigré », *Ethnologie française*, « Immigration, Identités, Intégration », vol. XXII, n° 2, p. 215-226.

CATANI, Maurizio et MAZE, Suzanne, 1982, *Tante Suzanne. Une histoire de vie sociale*, Paris, Librairie les Méridiens.

CHAMBERLAIN, Mary et LEYDESDORFF, Selma, 2004, « Transnational families: memories and narratives », *Global Networks*, vol. 4, n° 3, p. 227-241.

CHIVALLON, Christine, 2012, *L'Esclavage. Du souvenir à la mémoire. Contribution à une anthropologie de la Caraïbe*, Paris, Karthala.

CONFINO, Alon, 1997, « Collective Memory and Cultural History: Problems of Method », *American Historical Review*, vol. 2, n°105, p. 1386-1403.

CRENN, Chantal, 1998, « Mémoire collective, bricolage culturel et lien familial chez les Malgaches de France », *Bastidiana*, n° 23-24, p. 275-303.

DAKHLIA, Jocelyne, 1990, *L'oubli de la cité. La mémoire collective à l'épreuve du lignage dans le Jérid tunisien*. Paris, La Découverte.

DOS SANTOS, Irène, 2005, « Entre mémoire institutionnelle et mémoire personnelle : quelle mémoire partagée de la migration portugaise en France ? », *Diaspora (Histoire et Sociétés)*, n° 6, p 84-95.

ELBAZ, Mikhaël et MORIN, Françoise, 1993, « Sélection bibliographique sur génération d'immigrants, identité et mémoire », *Revue Européenne des Migrations Internationales*, vol. 9, n° 3, p 199-203.

FOGEL, Frédérique, 2007, « Mémoires mortes ou vives. Transmission de la parenté chez les migrants », *Ethnologie française*, vol. XXXVII, 3, p. 509-516.

FRIGOLI, Gilles et RINAUDO, Christian, 2009, « Les Usages sociaux de l'histoire de l'immigration : enquête auprès d'un cercle militant », *Revue Européenne des Migrations Internationales*, vol. 25, n° 1, p. 137-161.

GENSBURGER, Sarah, 2005, « Essai de sociologie de la mémoire : le cas du souvenir des camps annexes de Drancy à Paris », *Genèses*, n° 61, p.47-69.

GILROY, Paul, 2010, *L'Atlantique noir. Modernité et double conscience*, Éditions Amsterdam (Coll. « Atlantique noir »).

GLYNN Irial et KLEIST, J. Olaf (ed.), 2012, *History, Memory and Migration: Perceptions of the Past and the Politics of Incorporation*, Basingstoke, Palgrave Macmillan.

GOODY, Jack, 1972, *The Myth of the Bagre*, Oxford, Oxford University Press .

GOODY, Jack, 1977a, *The Domestication of the Savage Mind*, Cambridge, Cambridge University Press.

GOODY, Jack, 1977b, « Mémoire et apprentissage dans les sociétés avec et sans écriture : la transmission du Bagre », *L'Homme*, tome 17, n°1. p. 29-52.

GOODY, Jack, 2007, *Pouvoirs et savoirs de l'écrit*, Paris, La Dispute.

GOODY, Jack et Watt, Ian, 1968, « The Consequences of Literacy » in Goody Jack (ed.), *Literacy in Traditional Societies*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 4-45.

HAEGEL, Florence et LAVABRE, Marie-Claire, 2010, *Destins ordinaires. Identité singulière et mémoire partagée*, Paris, Presses de Sciences Po.

HALBWACHS Maurice, 1941, *La Topographie légendaire des Évangiles en Terre Sainte*, Paris, Puf.

HALBWACHS, Maurice, 1950, *Les Cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Puf.

HALBWACHS, Maurice, 1968, *La Mémoire collective*, Paris, Puf.

HIRSCHON, Renée, 1989, *Heirs of the Greek Catastrophe : Social Life of Asia Minor Greeks in Piraeus*, New York, Oxford University Press.

Hommes et migrations, 2011, « Vers un lieu de mémoire de l'immigration », n° 1247.

Informations sociales, 2001, « Mémoires familiales et immigrations », n° 89.

HOVANESSIAN, Martine, 2007, « Diaspora arménienne et patrimonialisation d'une mémoire collective : l'impossible lieu du témoignage ? », *Les Cahiers de Framespa*, n°3, <http://framespa.revues.org/314>.

HOVANESSIAN, Martine, 1992, *Le Lien communautaire. Trois générations d'Arméniens*, Paris, Armand Colin.

LAPIERRE, Nicole, 1989, *Le Silence de la mémoire. À la recherche des Juifs de Plock*. Paris, Plon.

LAVABRE, Marie-Claire, 1994, *Le Fil rouge. Sociologie de la mémoire communiste*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques.

LAVABRE, Marie-Claire, 2001, « Peut-on agir sur la mémoire », *La Mémoire, entre histoire et politiques*, Cahiers Français, n° 303, la Documentation française, p.8-13.

LAVABRE, Marie-Claire, 2001, « De la notion de mémoire à la production des mémoires collectives », in CEFAÏ, Daniel (dir.), *Cultures politiques*, Paris, Puf.

LAVABRE, Marie-Claire, 2011, « Paradigmes de la mémoire », *Transcontinentales* [En ligne], n°5, document 9, mis en ligne le 15 avril 2011, <http://transcontinentales.revues.org/756>

LAVABRE Marie-Claire, 2015, « La “mémoire collective”, Sociologie de la mémoire ou sociologie des souvenirs ? », in BAUSSANT Michèle et WATEAU Fabienne (dir.), « Migration, Culture matérielle et Mémoire : regards croisés France-USA », *Ateliers d'Anthropologie*, vol. 41.

LAVABRE, Marie-Claire et GENSBURGER, Sarah, 2005, « Entre “devoir de mémoire” et “abus de mémoire” : la sociologie de la mémoire comme tierce position », in MÜLLER Bertrand (dir.), *Histoire, mémoire et épistémologie. À propos de Paul Ricœur*, Lausanne, Payot, p.76-95.

LEPOUTRE, David et CANNODT, Isabelle (collab.), 2005, *Souvenirs de familles immigrées*, Paris, Odile Jacob.

LEROI-GOURHAN, André, 1964, *Le Geste et la parole I – Technique et langage*, Paris, Albin Michel.

LEROI-GOURHAN, André, 1965, *Le Geste et la parole II – Mémoire et rythmes*, Paris, Albin Michel.

MORELLI, Anne, 2005, « Histoire de l’immigration italienne en Belgique : Heurts et malheurs des projets pour un musée », *Diasporas*, « Migrations en mémoire », vol. 6, p. 27-34.

MORGIENSZTERN, Florence (dir.), 1993, *Mémoire et intégration*, Paris, Syros.

OHLIGER, Rainer et MOTTE, Jan, 2005, « Between Oblivion and Representation. Commemorating Contemporary Migration History in Germany », *Diasporas*, « Migrations en mémoire », vol. 6, p. 35-48.

PEREGRINE, Peter N., PEIROS, Iliia & FELDMAN, Marcus (eds), 2009, *Ancient human migrations. A Multidisciplinary Approach*, Salt Lake City, University of Utah Press.

PICAUDOU, Nadine, 2006, *Territoires palestiniens de la mémoire*, Paris, Karthala.

PICAUDOU, Nadine & RIVOAL Isabelle (dir.), *Retours en Palestine. Trajectoires, rôle et expériences des returnees dans la société palestinienne après Oslo*, Paris, Karthala (Coll. « Terres et gens d’Islam »).

POLLAK, Michael, 1993, *Une Identité blessée*, Paris, Métailié.

RAUTENBERG, Michel, 2003, *La Rupture patrimoniale*, Grenoble, Éditions A la croisée.

RAUTENBERG, Michel, 2007, « Les “communautés” imaginées de l’immigration dans la construction patrimoniale », *Cahiers de Framespa*, n° 3, <http://framespa.revues.org/275>.

RIBERT, Évelyne, 2011, « Formes, supports et usages des mémoires des migrations : mémoires glorieuses, douloureuses, tues », *Migrations & société*, vol 23, n° 137, p. 59-78.

RIBERT, Évelyne, 2015, « Between Silences and Rewritings : Two Approaches to Memory Construction by Spanish Refugees and Economic Immigrants in France », in BARBOUR, S., LACROIX, T., HOWARD, D. et MISRAHI-BARAK, J. (dir), *Diasporas and Cultures of*

Mobilities, Vol 2 Diaspora, Memory and Intimacy, Montpellier, Presses universitaires de la Méditerranée.

RIBERT, Évelyne et TUR, Bruno, 2013, « The Role of Spanish Refugees in the Construction of the Migration Memory in France and Spain », *Journal of Intercultural Studies*, 34:6, pp. 714-728.

SAHLINS, Marshall, 1989, *Des Îles dans l'histoire*, Paris, Gallimard.

SAYAD, Abdelmalek, 1977, « Les “trois âges” de l'émigration algérienne en France », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 15, p. 59-79.

SAYAD, Abdelmalek, 1999, *La Double absence. Des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré*, Paris, Seuil.

SLYOMOVICS, Susan, 1998, *The Object of Memory. Arabs and Jews Narrate the Palestinian Village*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press.

STRAUSS, Anselm, 1992, *Miroirs et masques, une introduction à l'interactionnisme*, Paris, Métailié, 1992.

TEULIERES, Laure et TOUX, Sylvie (dir.), 2008, *Migrations, Mémoires, Musées*, Toulouse, Éditions Méridiennes.

YERUSHALMI, Yosef Haïm, 1984, *Zakhor, Histoire juive et mémoire juive*, Paris, La Découverte.